

De nouveau à Genève

A. Lounatcharsky

Source: A.Lounatcharsky, Lénine tel qu'il fut. Moscou, éditions de l'Agence de Presse Novosti, 1981, pp. 72-79. Cet article fut écrit par Lounatcharsky au cours de son séjour à Genève, en novembre et décembre 1927, à la veille du début de la 4e session de la Commission de préparation de la Conférence sur le désarmement de la Société des Nations. Le texte fut publié pour la première fois le 13 décembre 1927 dans le n°284 du journal de la jeunesse communiste «Komsomolskaya Pravda».

Mes jeunes lecteurs ! Évidemment, vous ne savez pas encore ce que c'est que des souvenirs. Je ne veux pas dire par là que vous ne vous souvenez jamais de ce qui s'est passé hier ou dans votre enfance. Mais il faut vivre pas mal de dizaines d'années pour bien comprendre ce que c'est que la mémoire du passé.

Cela se manifeste lorsque, après un très long laps de temps, dix ou vingt ans, vous retournez dans une ville qui a été le témoin de grands événements vécus par vous, il se produit alors dans la conscience un phénomène tout à fait curieux.

Votre situation peut être tout à fait satisfaisante, vous pouvez ne pas regretter ce passé qui s'est enfui et ne pas le trouver meilleur que le moment présent. Mais, tout de même, soudain, au moment où vous parcourez les rues, les places de cette ville que vous avez à demi oubliée, lorsqu'elle renaît devant vous dans toute sa réalité, vous ressentez un choc et à côté de ceux qui marchent et se déplacent présentement, les absents ressuscitent devant vous – ils ne sont peut-être plus de ce monde – le passé se dresse sur l'arrière-fond de la réalité actuelle et vous serre le cœur.

Ces souvenirs s'accompagnent toujours d'un doux sentiment d'amertume. Il semble qu'on se revoit dans un sosie beaucoup plus jeune et qu'on revit avec un sentiment de réalité presque parfait, qui se superpose au vécu actuel, les expériences d'un très lointain passé. Ce passé soudainement ressuscité vous semble toujours agréable, familier, comme un ami revenu d'un long voyage où il a failli mourir et pendant lequel on l'avait presque oublié. Cependant, un tel souvenir est toujours un peu amer, non seulement parce qu'on vieillit, mais simplement, en raison d'une sensation très vive de la nature du temps et de sa fuite.

À de tels moments, la mort et la vie s'entrelacent et forment un lien rouge et noir qui vous serre le cœur.

Or, ce que nous avons vécu à Genève, quelques amis et moi-même, a eu beaucoup d'importance. Ma première rencontre avec Vladimir Ilitch avait eu lieu à Paris¹, mais nos rapports y avaient été presque superficiels ; c'est à Genève que j'ai dû travailler intensément la main dans la main avec notre chef génial. C'est là, en ma présence, qu'a commencé à se dessiner la divergence de lignes des menchéviks et des bolcheviks, c'est là que s'est esquissée avec de plus en plus de précision la physionomie de notre politique prolétarienne, révolutionnaire et marxiste.

1 Lénine séjourna successivement à Paris, Zürich et Berne entre le 19 et le 25 novembre (entre le 2 et le 8 décembre) 1904 pour y faire des rapports sur la situation dans le parti. Lounatcharsky rencontra Lénine à Paris le 19 novembre (2 décembre).

Si j'étais déjà auparavant un social-démocrate de gauche, un bolchévik, car je m'étais déjà ainsi défini en exil², je peux néanmoins dire que c'est à Genève³ que j'ai vraiment appris à travailler pour le parti, à penser réellement avec créativité dans le sens du parti.

C'est pourquoi les deux années (1904 et 1905), passées dans cette ennuyeuse ville petite-bourgeoise, m'ont laissé dans la conscience une trace si brûlante. Voilà pourquoi mes souvenirs se sont mis à tourbillonner quand je me suis retrouvé à Genève.

Sur le Plainpalais, immense place en arc de cercle située près de l'enceinte de la ville, une fête populaire battait son plein avec fox-trot américain, manèges casse-cou, etc.

Comme par un fait exprès, une fête pareille avait lieu à Genève lorsque j'y arrivais pour la première fois, appelé par une lettre pressante de Vladimir Ilitch pour prendre part à la rédaction du journal « *Vpériod* »⁴. La première réunion de notre comité de rédaction eut lieu, si je ne trompe, le soir de mon arrivée.

[Nadejda Konstantinovna](#), bien qu'elle ne fût sans doute pas plus âgée que les autres membres du groupe proche de Lénine, jouait le rôle de mère du parti. Elle était toujours calme, retenue, elle savait tout, veillait à tout, donnait des conseils au bon moment et tout le monde en tenait rigoureusement compte.

Après la première ou peut-être la deuxième réunion, [Olminsky](#), qui sortait avec moi de la petite pièce où nous remettions nos articles à Vladimir Ilitch, me dit, plein d'enthousiasme : « *Il me semble que nous travaillerons toujours dans la bonne entente. Je suis content qu'il n'y ait pas d'orgueilleux parmi nous. Vladimir Ilitch, il est tout à fait bien, il sait diriger sans cette hauteur inutile.* »

En effet, notre travail se fit toujours dans la bonne entente.

Il y avait peu de bolcheviques à Genève, nous formions un petit groupe pressé de tous côtés par l'émigration et les étudiants qui marchaient le plus souvent sous la bannière des menchéviques ou des socialistes-révolutionnaires.

Nous prenions nos repas dans une petite cantine tenue par la femme du camarade [Lépéchiniski](#). Les deux époux faisaient partie du groupe le plus proche de Lénine.

Là, nous jouions aux échecs, nous regardions les caricatures que faisait Lépéchiniski, intelligentes et très bien dessinées, nous discutions, échangeons des nouvelles, apprenions à nous estimer et à nous aimer.

Quelquefois, des assemblées plus ou moins larges de bolchéviks y avaient lieu. Après avoir travaillé à la rédaction ou après quelque réunion, nous allions assez souvent avec Vladimir Ilitch nous promener le long de l'Arve.

La cantine de Lépéchiniski était à proximité du pont de cette rivière. Nous suivions parfois la berge du fleuve, quelquefois nous traversions le pont et nous prenions la route qui s'enfonçait entre les bosquets et les collines. C'étaient pour moi les minutes les plus chères. Souvent, au cours de ces

2 Lounatcharsky fut exilé dans le gouvernement de Vologda, exil qui dura du 2 février 1902 au 15 mai 1904.

3 Lounatcharsky séjourna à Genève de décembre 1904 jusqu'au milieu de 1905.

4 « *Vpériod* » était un hebdomadaire bolchévik clandestin ; il fut publié à Genève du 22 décembre 1904 (4 janvier 1905) au 5 (18) mai 1905. Dix-huit numéros parurent. Lénine fut directement l'organisateur et le dirigeant du journal. Sur décision du IIIe Congrès du P.O.S.D.R. (12-27 avril (25 avril--10 mai) 1905) le journal « *Prolétarii* » remplaça l'hebdomadaire « *Vpériod* » comme organe central du parti. « *Vpériod* » publia plus de 60 articles et entrefilets de Lénine.

promenades, Vladimir Ilitch était plus intime que d'ordinaire. D'habitude, Vladimir Ilitch ne permettait pas, même à ses proches, de se mêler de ses sentiments personnels. Avant tout, c'était un politique, fervent, enthousiaste, enthousiasmant. Il faisait de cette politique le centre de la vie pour tous ceux qui l'approchaient. Vladimir Ilitch n'aimait pas parler de personnalités, donner des étiquettes aux gens, se plonger dans ses souvenirs. Il pensait au futur immédiat, au coup qu'il fallait porter, à la défense qu'il fallait organiser, aux liaisons qu'il fallait trouver et assurer.

Mais dans ces promenades-causeries, Vladimir Ilitch effleurait parfois des côtés plus intimes de la question. C'est avec tristesse et amertume mais sans aucune doute avec affection qu'il parlait de [Martov](#) dont il avait été séparé par l'implacable politique. Il caractérisait par de belles et justes paroles [Plekhanov](#) pour l'esprit duquel il avait toujours montré beaucoup de respect. Il traçait finement et drôlement la silhouette politique et humaine de [Dan](#). Il parlait de différents procédés de vulgarisation et de journalisme.

Mais la conversation était surtout riche lorsque Vladimir Ilitch passait aux questions générales, discutait des bases du matérialisme et cherchait à deviner les termes et les cadences du développement de la révolution dans différents pays. Je suis sûr que si j'avais été plus malin et que, rentrant chez moi après ces promenades, j'avais écrit immédiatement tout ce que je venais d'entendre de la bouche du génie de la révolution, je pourrais vous présenter aujourd'hui, mes jeunes auditeurs, un livre fort intéressant. Mais je m'y suis pris trop tard, comme beaucoup d'autres. Lorsqu'on vit et qu'on lutte à côté d'un tel homme, on ne comprend pas toujours la signification exacte de presque tous les mots qu'il prononce.

À cette époque, Vladimir Ilitch n'aimait pas beaucoup intervenir en public. Presque chaque jour, des meetings et des discussions se tenaient à Genève.

Il y avait là bon nombre de beaux parleurs populaires parmi les étudiants et il n'était pas facile d'en venir à bout à cause du vide redondant de leur phraséologie, adaptée cependant au niveau d'une intelligence universitaire moyenne. Vladimir Ilitch estimait que ç'aurait été perdre son temps que d'intervenir à de telles réunions. Mais il encourageait mes interventions ; il lui semblait que j'étais justement bon pour cette activité au fond de second ordre.

Avant mes allocutions, parmi lesquelles il y en avait de réussies ou j'arrivais à ébranler un peu la meilleure partie des étudiants et à en rapprocher certains de nous, Vladimir Ilitch me faisait toujours ses recommandations.

Les choses changèrent un peu après janvier 1905 et à l'approche de la première révolution. Ses interventions devinrent plus nombreuses. À partir de cette date nos allocutions furent couplées et nous nous partageions la tâche. Je me rappelle deux ou trois bons savons reçus de Vladimir Ilitch pour avoir insuffisamment exposé une idée ou même avoir un peu tiré au flanc sur un sujet quelconque.

Genève était une ville où l'on s'ennuyait, les théâtres y étaient mauvais, les concerts de peu de valeur, sauf quand il y avait des galas. Le train-train coutumier des Genevois ressemblait lui-même à la marche de leurs montres. En ce qui nous concernait, nous vivions dans la joie. Nombre d'entre nous étaient dans le besoin, nous avions presque tous connu de rudes épreuves et nous savions parfaitement que d'autres nous attendaient dans l'avenir, mais, en somme, dans la colonie russe, surtout dans les milieux bolcheviks, régnait une atmosphère d'allégresse. À mon avis, tout au moins pour nous, bolchéviks, ce ton était donné par Vladimir Ilitch lui-même.

Il était toujours alerte et dispos, sa vitalité était magnifique. Tout en comprenant parfaitement tous les dangers, les malheurs menaçants, les privations, etc., il n'en restait pas moins fidèle à son optimisme dicté, d'un côté, par des prévisions marxistes justes et, de l'autre, par son étonnant tempérament de dirigeant.

Je me rappelle à Genève un soir et même une nuit où la gaieté atteignit son paroxysme. C'était pendant le carême. À cette époque de l'année, les étudiants de tous les pays, et même les Suisses durs à la détente, sont ordinairement entraînés par une vague d'allégresse. Il en était ainsi cette fois-là. Le groupe des bolcheviks avec Vladimir Ilitch tomba au beau milieu du tourbillon de la fête du carême avec ses danses et son tohu-bohu. Je me souviens que, les mains sur les épaules du précédent, un monôme de plusieurs centaines de jeunes cavalcade avec des chants et des rires sur les escaliers et autour de la cathédrale. Je revois nettement Vladimir Ilitch la casquette sur la nuque s'abandonner à la joie générale avec toute la spontanéité d'un enfant. Il riait et des éclats de joie brillaient dans ses yeux malicieux.

Et maintenant, appuyé sur le parapet du pont de l'Arve, je regarde les flots troubles du fleuve couler comme autrefois ; la pensée et l'œuvre révolutionnaires progressaient aussi en un flot rapide et impétueux lorsque j'arrivais à Genève. Elles se portaient au-devant des grands fleuves historiques, vers l'océan de l'histoire et lui apportaient son grand tribut. Ce tribut était grand non pas parce que Genève pouvait se considérer comme un centre révolutionnaire exceptionnel, d'une façon générale migration étrangère ne jouait qu'un rôle secondaire en comparaison du mouvement ouvrier, mais parce que, à ce moment-là, Genève était l'endroit qui convenait le mieux à la fondation, tout d'abord, de l'« *Iskra* » et ensuite des revues qui la suivirent et qui étaient dirigées par le plus grand théoricien et critique du parti.

[1927]